

Extrait de

Histoire des moines de Tamié et de quelques autres

Par Bruno-Jean-Martin - 1982

Chapitre 12

LES ANNÉES DE PATIENCE

[...]

Le repli de la Grâce-Dieu

De curieuse façon, le salut de Tamié vint par la faillite de la maison-mère. En 1896, la Grâce-Dieu avait élu pour abbé un profès de Chambarand, le P. Augustin Dupic¹. Bien doué sous tous les rapports, Dom Dupic était, aux dires de son prieur, P. Bernard Krier, «un abbé décoratif. Sa belle prestance, sa dignité, son bon sourire provoquèrent à l'endroit de sa personne un sentiment d'admiration. Par la bonté de son coeur et l'aménité de son caractère, par la finesse de son esprit et le charme de sa parole, il se faisait aimer de tout le monde, au dehors aussi bien qu'à l'intérieur du monastère ». Dom Dupic, sous son impulsion, vit le noviciat de la Grâce-Dieu se repeupler, les bâtiments et l'église remis à neuf. Mais il ne parvint pas à redresser la situation matérielle. Devant l'excès des dettes, le 8 avril 1909 la vente de la Grâce-Dieu « pour expropriation forcée » fut décidée. Les moines se replièrent à Tamié, abri jugé provisoire, car l'archevêque de Chambéry, Mgr Dubillard, un ancien vicaire général de Besançon, ami de Dom Dupic, lui proposait de reprendre Hautecombe, dont la communauté périssait faute de recrutement.

Hautecombe, cependant, appartenait à la lignée de la restauration de Sénanque, « Commune Observance de Cîteaux », soeur et rivale de la « Stricte Observance », à laquelle se rattachaient la Grâce-Dieu et Tamié. La situation se compliquait encore du fait que les rois d'Italie, en garantissant l'existence d'Hautecombe, s'étaient réservé la nomination de l'abbé... Des tractations sans fin durèrent de 1909 à 1922. Dom Dupic aurait bien préféré Hautecombe, mieux située. « Tamié est un lieu historique mais n'a jamais été florissante. C'est trop haut et trop froid. Un prieuré de quatre ou cinq moines, c'est tout ce qu'il faut. L'été vous pourriez envoyer du secours [123] d'Hautecombe, et l'hiver on reviendrait au bout du lac. » écrivait encore, en 1920, Mgr Castellan à Dom Dupic. Mais la querelle entre les deux observances ne put jamais se résoudre, et, finalement, en 1922, ce furent les bénédictins qui s'installèrent ! Dom Dupic dut avouer que saint Pierre de Tarentaise plaidait au ciel pour Tamié pendant que les moines de Tamié plaidaient sur la terre pour avoir Hautecombe...

¹ - Né en 1863 à Bellevue-d'Ischamp, Puy-de-Dôme, A. Dupic entra au grand séminaire de Clermont puis, en 1884, à la Trappe de Chambarand (Isère). En 1892 il était aumônier des religieuses de l'Espira de l'Agly, dans le Roussillon : c'est de là qu'il fut choisi comme abbé de la Grâce-Dieu.

D'ailleurs, dès 1911, devant les difficultés rencontrées dans l'affaire d'Hautecombe, Dom Dupic avait demandé le transfert du titre abbatial de la Grâce-Dieu à Tamié. Ce fut accordé le 7 février 1911. Tamié récupérait son titre d'abbaye, et sa communauté totalisait alors 45 membres, dont 18 prêtres. Les ressources ne suivirent pas, bien sûr, l'augmentation des effectifs : en 1913 il fallait vendre les superbes boiseries sculptées du réfectoire, en 1914 organiser une vente de charité, à Paris, chez un médecin ami de Dom Dupic, Charles Bonnet.

Une nouvelle possibilité était apparue entre temps : une autre fondation en Chine, projet que la guerre vint interrompre.

Douze religieux furent mobilisés, deux ne revinrent pas. Par contre, de 1915 à 1920, Tamié abrita 15 moines de Latroun, en Palestine, expulsés par les turcs. La guerre, de façon inattendue, donna à la fromagerie un essor qu'elle n'avait jamais connu : la mobilisation de tous les hommes valides paralysait les « fruitières » concurrentes de l'abbaye. Aussi, en 1919, Tamié non seulement n'avait plus de dettes, mais s'était même constitué des réserves.

Ce redressement effectué, Dom Dupic, qui se trouvait épuisé, malade, usé par 25 ans d'abbatiate, offrit sa démission au chapitre général de 1921, qui l'accepta. Un an de repos lui fut octroyé ; après un voyage en Terre-Sainte, il se trouvait chez un de ses amis et condisciple, à Besse-en-Chandesse, quand il succomba d'une crise cardiaque. C'était le 1er août 1922. Son corps fut ramené à Tamié, ce monastère qu'il avait sauvé malgré lui.

Le P. Bernard Krier, fidèle prieur de Dom Dupic depuis 1897, fit alors office de supérieur de Tamié, de 1921 jusqu'au 7 mars 1923².

² - Né en 1867 au Luxembourg, entré à 17 ans à N.D. de la Providence, refuge autrichien des moines de la Grâce-Dieu, au moment des expulsions de 1880. Il fut prieur à la Grâce-Dieu puis à Tamié, de 1897 à 1926, et prieur honoraire jusqu'à sa mort, en 1948.

LA VIE DU NOUVEAU TAMIÉ

Le simple exposé des faits marquants de la période 1861-1922 le montre à l'évidence : aux soixante-dix ans d'abandon ont succédé, pour Tamié, soixante années d'instabilité. Est-il possible de pénétrer plus avant dans la vie du monastère durant cette période agitée ?

Tamié à la recherche de ses origines.

Les premiers moines venus de la Grâce-Dieu eurent, dès leur arrivée, le souci de renouer avec l'ancien Tamié et avec leurs origines. Au cours de leurs longues courses, les quêteurs ne cherchaient pas seulement à rapporter l'argent qui manquait au monastère, mais aussi à récolter tout ce que la Révolution avait pu disperser de Tamié. Dom Théodore Pitoulet fut un des spécialistes de ce genre de travail ; dès 1862 il écrivait à un moine de la Grâce-Dieu qu'il avait récupéré 400 livres de l'ancienne bibliothèque.

« Nous avons déterré aussi des règlements manuscrits pour les religieux, d'autres pour le célébrant et ses ministres ; mais la pièce la plus curieuse que nous avons encore trouvée est un magnifique calendrier perpétuel fait par un religieux de Tamié ; ce calendrier me paraît un vrai tour de force.

Nous avons trouvé aussi chez Mgr le cardinal de Chambéry un manuscrit intéressant sur les réformes de Tamié et sa restauration... Je compte que nos quêteurs découvriront bien des choses éparpillées par toute la Savoie, car cette province n'a jamais été fouillée »¹.

[126] En décembre 1862, et l'on y vit tout un symbole, un libraire de Paris renvoyait... la clef de l'ancienne abbaye, qu'il avait acquise d'un maréchal-ferrant d'Albertville.

Un jeune historien qui parcourait alors les registres du Sénat de Savoie pour en retracer l'histoire, découvrit un jour un volumineux dossier qui renfermait les chartes de Tamié copiées autrefois pour établir les droits de nomination des princes de Savoie.

Il en fit part à Dom Malachie, et ce dernier lui communiqua les documents entrés à nouveau en possession du monastère. C'est ainsi qu'en 1865, au bout de trois mois de travail, paraissait l'histoire de l'abbaye de Tamié, par Eugène Burnier.

« Nous crûmes faire une oeuvre utile à la Savoie, profitable aux Trappistes et peut-être intéressante pour quelques lecteurs », écrivait-il modestement². Sans doute cet ouvrage réveilla-t-il en Savoie le souvenir de la vieille maison cistercienne.

En 1869, P. Grégoire, qui quêtait dans le Jura, retrouva à Vitreux, chez une demoiselle nommée Olympe Boudot, un crâne humain qu'une inscription désignait comme celui de saint Pierre de Tarentaise lui-même. On sait que le premier abbé de Tamié était mort à l'abbaye de

¹ - Lettre du 10 septembre 1862, à Dom Théophile; A.T. Le «manuscrit intéressant » est la relation de Dom Pasquier.

² - BURNIER, introduction, p. XXXI.

Bellevaux, en Franche-Comté, qui avait précieusement conservé ses reliques. Une part importante, sauvée des troubles révolutionnaires, était revenue à Bellevaux, lors de sa restauration par Dom Huvelin, et après les nombreux transferts de cette dernière communauté, se trouvait à la Grâce-Dieu. Le souvenir de saint Pierre de Tarentaise n'avait pas été pour rien dans la décision de racheter Tamié. Et voilà que la petite fondation retrouvait le « chef » du saint fondateur !

Minutieuse enquête fut ordonnée par le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, et, le 21 octobre 1871, la relique de saint Pierre arrivait à Tamié.

« J'ai grande confiance qu'il nous bénira et nous protégera si nous savons nous en rendre digne », écrivait Dom Théodore à Dom Malachie, devenu entre-temps abbé de la Grâce-Dieu³.

Les moines de Tamié n'avaient pas été les seuls intéressés par ce retour des reliques ; les diocèses de Savoie et en particulier la Tarentaise avaient gardé une dévotion toute particulière pour le saint archevêque. En 1873 le cercle catholique d'Albertville organisa, le 29 juillet, une solennelle manifestation de foi et de piété à Tamié. Après une messe matinale (3 h du matin !) à Albertville et à Faverges, les deux groupes se mirent en route chacun de leur côté et firent leur jonction aux abords de l'abbaye, sous le regard de Mgr Turinaz, nouvel évêque de Tarentaise. Tout le long, on avait chanté des cantiques du genre de celui-ci :

[127] « Rallions-nous à l'espérance,
Le rendez-vous est à Tamié
Viens à Jésus, viens, pauvre France, Par son coeur tout sera sauvé ! ».

La longue file des pèlerins, évalués à 7000, défila dans l'église où avaient été placées les reliques, puis on se rendit sur l'emplacement de l'ancien monastère, où un autel avait été dressé ; une longue procession de 150 à 200 ecclésiastiques arriva, précédant la chasse portée par quatre religieux de Tamié. La messe fut célébrée par Mgr Turinaz ; après l'évangile, le P. Joseph, capucin célèbre alors dans toute la Savoie, monta dans une chaire installée à l'ombre d'un poirier sauvage, pour faire d'abondance l'éloge de saint Pierre de Tarentaise.

Puis ce furent les agapes fraternelles pour lesquelles les moines distribuèrent largement le pain. Dans l'après-midi, on exposa le Saint Sacrement sur le lieu de l'ancienne église, et Mgr Turinaz, à l'ombre bienfaisante du même poirier, put se livrer à tous les feux de l'éloquence.

« Le papier ne peut en rendre ni la flamme soutenue, ni les éclats subits, ni les éblouissantes splendeurs ».

Enfin, dans l'église, le chant du Salve Regina par les moines mit un terme aux cérémonies, et le pèlerinage prit la route du retour⁴.

1877 ramenant le deuxième centenaire de la réforme, Dom Éphrem fit exhumer du chapitre les restes de l'abbé Jean-Antoine de Somont, pour les faire placer dans l'église, au milieu du chœur. L'archevêque de Chambéry vint en personne présider la cérémonie, et c'était encore une autre façon de resserrer les liens avec l'ancien Tamié. Dans le même temps, les lithographies du P. Fulgence Blériot diffusaient tant les richesses artistiques du monastère, anciennes portes, cheminées que le souvenir de Pierre de Tarentaise et celui de la réforme de Rancé.

Au moment des expulsions, en 1880, le chef de saint Pierre fut mis en sûreté ; puis, entre 1885 et 1887, il semble qu'on l'ait promené processionnellement dans tous les diocèses de Savoie, peut-être pour donner plus de vigueur aux quêtes. Les difficultés de l'heure présente firent, quoi qu'il en soit, oublier un peu le passé, jusqu'au moment du repli de la

³ - Lettre du 20 octobre 1871; A.T.

⁴ - Les grands pèlerinages de la Tarentaise en 1873, Annecy, 1873, p. 5-45.

communauté de la Grâce-Dieu. Dom Dupic n'aurait pas hésité à sacrifier Tamié s'il avait pu récupérer Hautecombe. Son rêve ne se réalisa pas, et, au cours de l'été 1909, les reliques de saint Pierre •possédées par la Grâce-Dieu rejoignaient celles de Tamié. Le monastère avait, à cette heure, bien besoin de retremper un peu sa ferveur dans le souvenir des vertus de son saint fondateur.

[128] *Notre-Dame de la Trappe de Tamié.*

Reliée à un si riche passé et placée sous un si puissant patron-nage, qu'en était-il de la vie régulière ? Renouant avec l'abbaye de Dom de Somont, la communauté venant de la Grâce-Dieu apportait, pour autant, ses propres observances.

On sait comment, en 1790, le maître des novices de la Trappe, Dom Augustin de Lestrangle, chercha refuge en Suisse, à la Valsainte. La communauté qui l'avait suivi renforça les austérités et les rigueurs de l'observance de Rancé. Il faut bien comprendre ces moines exilés, gardant les yeux fixés sur leur pays où la Révolution se déchaînait ; péniblement affectés par les malheurs de leur pays et de l'Église, ils s'offraient en victimes le renforcement des signes extérieurs de pauvreté, de pénitence, de deuil, prenait ici sa racine. Du fait de ce transfert à la Valsainte des observances de Rancé on prit l'habitude de désigner les monastères de la Stricte Observance sous le nom de « trappe », le monastère primitif devenant « La Grande-Trappe ». Par Darfeld, fondé en 1795 et le Gard, fondé en 1818 par Darfeld, et qui repeupla Bellevaux en 1830, la Grâce-Dieu, héritière de Bellevaux, se rattachait à cette lignée partie des « trappistes » de la Valsainte. Jusqu'en 1880 environ le monastère de Tamié s'intitulera officiellement « Notre Dame de la Trappe de Tamié »⁵.

La présentation de la vie des trappistes, que fait Eugène Burnier dans l'introduction à son « Histoire de Tamié », nous donne, sinon le détail de la vie à Tamié en 1865, du moins l'idée qu'on s'en faisait :

« Abstinance perpétuelle de la viande, du poisson, des oeufs, du beurre et de tout assaisonnement sensuel, qu'on permet seulement aux malades. Les aliments usités sont : du pain de froment dont le gros son a été extrait, des légumes et des racines accommodées au sel, à l'eau et au laitage, avec de la bière, du cidre ou du vin mélangé d'eau pour boisson. Observation des jeûnes de l'ordre, surtout de celui qui commence au 14 septembre pour finir à Pâques. Pendant ce temps, les religieux font un seul repas, vers midi ; à la collation, on ne leur sert que trois onces de pain, et deux en carême. Silence absolu et continuel... L'étude n'est cultivée chez les trappistes que pour enseigner la théologie à ceux d'entre eux qu'on destine au sacerdoce, apprendre l'Écriture sainte et connaître les Pères de l'Église. Repos de sept heures pris dans un dortoir commun ; chaque religieux a une cellule ouverte par dessus et fermée au devant par un rideau. Leur couche est faite de planches soutenues par des ais et couverte d'une paille piquée, de quatre doigts d'épaisseur, d'un oreiller et de quelques couvertures. Un bénitier et deux images, l'une de Jésus en croix et l'autre de la sainte Vierge,

⁵ - En fait, dès 1806, Darfeld avait pris de l'autonomie par rapport à la Valsainte. D'autre part le Gard (dans la Somme) se transporta en 1845 à Sept-Fons, qui devint abbaye-mère de la Grâce-Dieu et par là, de Tamié. - Suivant qu'ils se rattachaient à la Valsainte ou à Darfeld, les monastères furent organisés en deux congrégations autonomes, entre 1847 et 1892. Celle de la Valsainte - revenue, en fait, à la Grande-Trappe - recevant le nom de congrégation de la récente réforme de la Trappe, et celle de Darfeld, revenue, en fait, à Sept-Fons, recevant le nom de congrégation de l'antique réforme (de Rancé). Elles sont connues sous le nom de congrégation de la Trappe et de congrégation de Sept-Fons. En 1892, sous l'impulsion de Léon XIII, les deux congrégations, plus la congrégation Belge de Westmalle, s'unirent pour former l'Ordre des cisterciens réformés de N.D. de la Trappe, qui en 1902 devinrent simplement les «cisterciens de la Stricte Observance ». Mais le nom de Trappiste était trop populaire pour disparaître du langage courant... Cf. COCHERIL (Dom Maur), les cisterciens, in Les ordres religieux, la vie et l'art, Flammarion 1979, p. 425-439.

forment l'ameublement de la cellule, où on ne trouve ni table ni chaise. Les religieux dorment tout habillés, et ne [129] quittent que la chaussure ; l'usage du linge leur est interdit, même en cas de maladie.

Toutes ces austérités corporelles dont on vient de lire le détail ne sont, pour ainsi dire, que l'écorce du trappiste : son essence véritable, c'est la mortification intérieure, le renoncement absolu à sa propre volonté, et à tous les intérêts du monde »⁶.

Il faut faire la part du style du XIX^{ème} siècle, qui aimait à surenchérir sur les « effroyables austérités des religieux » ; mais le portrait est assez ressemblant. Voici, d'un autre côté, la lettre d'un novice à son curé, en 1874 :

«Je suis charmé du silence et de cet esprit de simplicité qui règne chez nous et surtout de cette vie pauvre et abjecte que l'on pratique dans la nourriture et les habits et dans les meubles : vous ne voudriez pas croire les austérités de nos bons pères dans le jeûne, le travail et surtout à chanter les louanges de Dieu : ils se lèvent tous les jours à minuit ou à une heure le plus tard et ne mangent presque jamais avant midi, et ils ont toujours un doux sourire sur les lèvres : moi je rougis quand je vois que je suis grondeur ou impatient, lorsque je vois ces grands hommes si humbles et si joyeux »⁷.

On ne doit pas douter de la sincérité de la vie religieuse menée à Tamié durant toute cette période, de 1861 à 1922. De petits carnets [130] couverts d'une fine écriture nous ont conservé le souvenir des résolutions de retraite, pieuses pensées, élévations, méditations quotidiennes. Il faut seulement faire la part de ce qui était dans la mentalité de l'époque, l'accentuation du côté pénitentiel, expiatoire, allant jusqu'au goût morbide : les premières photographies de moines, dans les années 1880, les représentent volontiers entre un crucifix et une tête de mort... Il faudra attendre quelques temps encore pour que l'on retrouve toute l'ampleur de la vocation monastique, toute sa place dans la construction de l'Église. Deux encycliques de Pie XI, en particulier, marqueront cette étape : *Multo plus* et *Rerum ecclesiae*. C'était en 1926 et 1927...

Par ailleurs, Tamié accueillit. Nous avons vu les visiteurs affluer pour le grand pèlerinage de 1873 ; à partir de cette date, les voyageurs ne cessèrent de passer à l'abbaye, sans être pour autant guidés toujours par les mêmes motifs. Si, devant le monastère, la chapelle de la Vierge attirait les fidèles de Tarentaise, qui venaient chaque année, au jour de l'Assomption, en costume local, faire un pèlerinage devenu traditionnel, l'hôtellerie, dont l'entrée ne faisait qu'une grande salle, « pouvait facilement recevoir les visiteurs qui se plaisaient à venir goûter le fromage de Tamié, déjà bien réputé. Mais c'est surtout le dimanche, en été, que cette grande salle était bien occupée, car les jeunes gens et les jeunes filles de Seythenex, après avoir bien dansé aux Tilleuls, venaient se rafraîchir à Tamié, avant de regagner leur domicile. Les réunions, un peu tapageuses, étaient surtout agrémentées par les réparties d'un jeune P. Léon, portier et hôtelier. Mais cela ne devait pas durer, car, un beau matin, ce bon père mit la clef sous la porte et on ne l'a jamais revu »⁸.

Tamié n'accueillait pas que les danseurs venus de Seythenex. Un jour de l'été 1906, deux jeunes parisiens passionnés de chant religieux devisaient dans une des chambres de l'hôtellerie. En ce temps, Pie X venait d'amorcer la réforme du chant liturgique, désirant que le peuple chrétien « prie sur de la beauté ». Tout d'un coup, l'un d'eux, Pierre Martin, saisit le poignet de son compagnon, Paul Berthier : « Nous allons nous-mêmes fonder une maîtrise ! », lui dit-il. Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois étaient nés. Vingt-cinq ans plus tard,

⁶ - BURNIER, introduction, p. XX-XXII.

⁷ - Lettre de Frère Jean Vincent au vicaire de Ballaison, 12 février 1874. F. Jean devait mourir en 1876 des suites d'un accident survenu pendant les foins.

⁸ - Témoignage d'un contemporain, P. Vincent - conférences du Centenaire, 1961, p. 125-128; A.T.

Paul Berthier pouvait écrire : «Quel envol est parti de ces vieux murs blancs, de cette alcôve voûtée, de cette étroite fenêtre d'où l'on voit une merveilleuse vallée... »⁹.

Tous les retraitants ne partaient pas avec de si beaux projets ; mais les registres de l'hôtellerie, tenus à partir de 1911, montrent, jusqu'en 1922, un passage annuel d'une cinquantaine de personnes, Savoyards, Lyonnais ou Parisiens, pour des séjours le plus souvent assez brefs, d'un à trois jours, exceptionnellement allant jusqu'à dix jours. Latines, scripturaires ou sentencieuses (*Ibi aer purior, coelum apertius*), directes et convaincues (Vive les trappistes !) ou en vers de mirliton¹⁰, les observations du cahier sont élogieuses, notant la cordialité de l'accueil, la généreuse hospitalité, l'admiration pour la vie des religieux. Tamié, qui, aux pires heures de son histoire, n'avait jamais oublié sa tradition hospitalière, se retrouvait là fidèle à ses origines.

D'indéniables difficultés.

Comment expliquer, alors, les difficultés de la communauté de Tamié ? Si elle trouvait parmi les hôtes de nombreux admirateurs, pourquoi ne trouvait-elle pas plus d'imitateurs ? Bien des réflexions peuvent être faites sur les soixante années qui vont de la Restauration à 1923. La première constatation est l'instabilité des supérieurs : onze depuis Dom Malachie Regnault jusqu'au P. Bernard Krier, ce qui fait pour chacun une moyenne d'un peu plus de cinq ans ; or, dans le même temps, d'autres abbayes, comme Bellefontaine, n'ont guère qu'un seul abbé, Aiguebelle trois, etc.

Le recrutement n'a jamais été satisfaisant, durant la même période. La colonie venue de la Grâce-Dieu en 1861 comprenait 21 personnes ; dès la même année un novice de chœur reprenait le chemin de la Franche-Comté ; en 1862, deux moines, un convers et deux novices convers repartirent, en 1863 deux moines s'en allèrent à leur tour, et le va-et-vient continua. De 1861 à 1923, il y a eu 119 entrées de postulants. Sur ce nombre, on compte sept professions de vœux simples et quatre professions solennelles. Mais sur les sept profès simples, un est mort et six sont partis, et sur les quatre profès [131] solennels, un est mort et trois sont partis. Il n'y a donc eu aucune profession définitive, si l'on excepte un profès simple et un profès solennels morts peu de temps après leur profession. D'autre part, Tamié n'a connu aucune ordination de prêtre, de 1861 à 1927 ! La dernière remarque est que depuis 1861 Tamié s'est trouvé constamment aux prises avec la pauvreté, parfois avec la misère noire. Que d'essais, pourtant, que de travaux entrepris ! On essaya d'abord de la meunerie ; en 1887 le moulin fut fermé, il n'avait rapporté que des dettes. Les tentatives de culture intensive, d'élevage en grand n'aboutirent jamais à rien de sérieux ; la fromagerie seule vint en aide, mais ce fut pendant de longues années qu'il fallut vivre de quêtes faites au près et au loin. La propriété achetée à un prix trop élevé, la construction du moulin, le canal d'adduction des eaux du Bard, le déficit d'exploitation, toutes ces causes et d'autres encore amenèrent la constitution d'une dette considérable. Au prix de restrictions sans nombre, grâce à une économie touchant, disait-on, à l'avarice, Dom Thomas d'Aquin Berthet réussit à réduire cette dette, mais les événements de 1903-1904 la reconstituèrent en grande partie. L'arrivée en [132] 1909 du nombreux personnel de la Grâce-Dieu, sans la création de

⁹ - Les Chroniques de la Manécanterie, n° 3, juillet 1931, p. 5.

¹⁰ - «Ici l'air est plus pur, le ciel plus ouvert ». Cet aphorisme d'une savante latinité est de 1912. Pour les vers de mirliton, les anciens condisciples de Dom Dupic, de passage en 1913, ne craignaient pas d'écrire :

Nous emportons de notre séjour à la Trappe.
Le meilleur et le plus doux souvenir.
Car le Père Abbé n'est point du tout un satrape.
Et tous nous espérons un jour y revenir !

ressources proportionnelles, causa une nouvelle crise. On a vu comment, en 1913, l'on en vint à vendre les boiseries du réfectoire, comme, en 1880, l'on avait vendu la porte sculptée de l'église et la magnifique cheminée en noyer. n recourut à une vente de charité, à Paris... Seul l'essor de la fromagerie, dû aux circonstances favorables, si l'on ose dire ! créées par la guerre de 1914, et une gestion plus prudente permirent au vieux monastère de retrouver un équilibre financier, après 1919¹¹. Laissons pour terminer la parole à quelques-uns des héros de l'histoire de cette période. En 1927, au moment de la parution de « L'Histoire de Tamié » par l'abbé Garin, Dom Albéric Staes, revenant sur la malheureuse affaire de Rueglio, qui avait motivé son départ, écrivait :

« Une des causes de la ruine de Tamié est venue de la Grâce-Dieu. Je ne sais plus quel abbé a retiré de Tamié en moins d'un an une douzaine de sujets pour en enrichir sa maison. Cette saignée a été presque mortelle pour le cher Tamié qui jusqu'à présent ne s'est pas relevé... La fondation d'un refuge a épuisé Tamié. Mais le chapitre général voulait que chaque maison eût son refuge en cas d'expulsion, et non sans raison. Les expulsions de 1880 avaient prouvé une triste leçon un peu partout. Les frères de Tamié ont été reçus dans les châteaux du voisinage, où on les employait comme de vulgaires domestiques, auxquels du reste ils étaient mélangés. Après la tourmente quelques-uns se sont fait tirer les oreilles pour rentrer au monastère. La vie du monde leur plaisait.

...Voilà comment je suis arrivé à Tamié, où j'ai beaucoup souffert. Je n'avais pas de monde, il me fallait vivre avec ce qu'il y avait. Je ne pouvais pas dominer l'élément morbide ; il n'y avait que cela ; l'un aspirait à la mitre de Tamié, l'autre me tolérait à peine et me reprochait l'achat d'une douzaine de pots à fleurs, un troisième allait la nuit en compagnie de deux frères convers faire bombance dans une ferme voisine. Je ne me suis jamais considéré que comme un procureur ; aussi notre malle n'est jamais sortie de notre chambre»¹².

L'autre témoignage que nous entendrons, émouvant d'humilité, est la lettre d'adieu de Dom Dupic à sa communauté, datée du 28 octobre 1921. P. Augustin ne s'était pas senti la force de la lire lui-même et la fit lire par le P. Bernard Krier, son prieur...

« La communauté de Tamié, écrivait-il, n'a pas toujours été un modèle de régularité et de ferveur. J'en attribue à moi seul la cause. Je n'ai pas de peine à reconnaître que je n'étais pas fait pour gouverner un monastère. Le Bon Dieu me l'a montré avec plus d'évidence encore en m'envoyant de bonne heure la maladie et les infirmités sérieuses qui sont la cause déterminante de ma démission. Je serais vivement peiné si j'apprenais un jour que mon départ a pu devenir la cause initiale de la fermeture de Tamié. Cette communauté n'a pas [133] démérité, tous les supérieurs majeurs s'intéressent à elle et désirent qu'elle vive. J'espère donc que le bon Maître la maintiendra longtemps encore. Mon départ, vraiment voulu de Dieu, sera en définitive, pour vous, une grâce. Il vous procurera un nouveau supérieur, bon, ferme, et plus valide, qui, par la parole et par l'exemple, vous conduira, mieux que moi, dans la vraie ferveur cistercienne »¹³.

Quelques années plus tard, son rêve était exaucé. Tamié n'était pas encore à l'abri des épreuves, mais les années de patience et de souffrance allaient porter leur fruit.

¹¹ - La Chronique de Tamié, n° 9, Avent 1931.

¹² - Lettre de Dom A. Staës à Dom Alexis Presse, 25 février 1927, A.T.

¹³ - A.T.

TAMIÉ A LA RENCONTRE DE SON RENOUVEAU

Dom Alexis Presse ou la renaissance de Tamié.

« Le défaut de prospérité de Tamié, estimait l'archevêque de Chambéry, Mgr Castellan, à la mort de Dom Dupic, ne vient ni du climat ni de la situation élevée et retirée de l'abbaye, mais du manque d'ordre et de régularité ».

Une telle situation ne pouvait longtemps se prolonger : mais, sur place, ni le P. Bernard Krier, prieur, ni personne d'autre n'était capable de reprendre les choses en main.

On se mit donc en quête d'un supérieur. Un moine de Tamié, P. Nivard Renaud, qui jadis avait été étudiant à Rome, se souvint d'un de ses compagnons d'alors. Il s'agissait du P. Alexis Presse, moine de Timadeuc en Bretagne, qui, d'ailleurs, lors de ses voyages en Italie, avait eu l'occasion de faire connaissance avec Tamié.

Le Père Immédiat de l'époque, Dom Jean-Baptiste Chautard, abbé de Sept-Fons, consentit à ce que l'on donnât suite à cette idée. Qui était donc ce P. Alexis ? Né à Plouguenast (Côtes-du-Nord) le 26 décembre 1883, le jeune Mathurin Presse s'était présenté à Timadeuc peu avant de franchir le cap de ses vingt ans. La vie était rude, alors, dans ce monastère breton qui comptait tout juste une soixantaine d'années d'existence : travaux harassants, privations débilitantes, offices exagérément longs, esprit assez étroit, plus rancéen que cistercien, le tout dans un juridisme assez exigeant. Le jeune moine, frêle, intelligent et ardent, tenace, sinon entêté, franchit [136] normalement les étapes de la formation, prononça ses vœux solennels en février 1908 et, en juillet de la même année, fut ordonné prêtre. En 1910, on l'envoya à Rome pour compléter sa formation théologique, mais il obliqua bientôt vers l'étude du Droit Canonique. Il devint même maître des étudiants romains. La guerre de 1914-1918 l'obligea à rentrer en France ; il retourna encore à la Maison Généralice vers la fin de la guerre, mais Timadeuc le rappela et l'envoya en 1920 à l'abbaye de Bonnecombe dans l'Aveyron où l'on avait besoin d'un professeur. C'est là qu'en février 1923 l'appel de Tamié vint le rejoindre. Immédiatement Dom Alexis partit pour Sept-Fons, puis pour Tamié où Dom Chautard en personne l'installa supérieur. C'était le 8 mars 1923.

Dom Alexis se mit aussitôt avec ardeur à l'ouvrage. Cependant les difficultés apparurent très vite : plusieurs de ceux-là même qui l'avaient appelé, heurtés par les idées très personnelles de leur nouveau supérieur, se détachèrent de lui et se retirèrent à Sept-Fons. Même de son Père Immédiat Dom Alexis ne reçut pas l'aide qu'il escomptait. De Timadeuc, son monastère d'origine, non plus. L'abbé de Scourmont en Belgique, Dom Anselme Le Bail, Breton lui aussi, se montra plus généreux et lui prêta tantôt un maître des novices, tantôt un chantre.

Malgré cet isolement, Dom Alexis ne se laissa pas abattre. Peu à peu monastère et communauté changèrent de visage. Le 10 mai 1925, un jeune moine, P. Louis La Bonnardière, de Grenoble, fit profession solennelle et affecta par testament tout son avoir à

la restauration de l'église. Le lendemain s'ouvrait le chantier. Le chanoine Laurens, de Mende, une compétence en architecture cistercienne, dirigea les travaux, pourvoyant aussi au mobilier, et notamment à la construction d'un jubé de bois qui, conformément au rituel cistercien, séparerait le chœur des moines de celui des convers. De nouveaux vitraux furent posés, ornés chacun du blason des premières « maisons-filles » de Cîteaux.

A ce moment, Dom Alexis étant supérieur depuis près de deux ans, les autorités de l'Ordre consentirent, un peu à contrecœur, à laisser procéder à une élection abbatiale. Dom Alexis Presse fut élu abbé de Tamié le 25 novembre 1925 et reçut la bénédiction d'usage le 15 décembre suivant, des mains de l'archevêque de Chambéry Mgr Castellan.

Et le travail reprit de plus belle. Après l'église, le clocher : sa flèche, abattue en 1793, avait été remplacée par un moignon de toit qui devait protéger les murs mais défigurait la silhouette de l'église. En 1928, une nouvelle flèche pointait vers le ciel, différente, certes, de celle d'autrefois, mais si bien harmonisée avec les toitures de l'église qu'on la remarquait à peine. Un autre clocher attendait lui aussi d'être rétabli, celui du réfectoire, et, dès 1929, on entendit sonner la cloche [137] traditionnelle. Avec esprit de suite, Dom Alexis restaurait chaque année une partie ou l'autre des bâtiments du monastère : les cloîtres, le chapitre, la sacristie, le réfectoire, l'hôtellerie. A partir de 1926, l'installation de l'électricité, l'introduction de machines agricoles et l'achat de la première automobile rendirent la vie plus facile. L'organisation de la vie économique changea elle aussi : on liquida le cheptel dont l'entretien exigeait trop de travail, puis on acheta le lait dans les hameaux des environs. Un seul ouvrier suffisait à ce travail du ramassage du lait... La célébration de l'Office Divin gagna beaucoup à ces changements.

Les hôtes eux-mêmes purent être accueillis en plus grand nombre, soit dans l'aile nord du monastère, soit dans la maison « St-Pierre », distante de quelques centaines de mètres et aménagée spécialement. Il faut signaler aussi l'utilisation de l'ancien moulin, désaffecté depuis 1887 : un jeune prêtre du diocèse de Sens, le P. Ferrand, s'y intéressa, l'aménagea à ses frais et en fit le siège d'une colonie de vacances pour les gars de l'Yonne, qu'il baptisa les Florimontains et gratifia d'une fière devise, « *Ad summa per alta* » ! L'oeuvre prospéra si bien qu'il fallut la développer : les écuries de l'ancien moulin devinrent la maison Ste-Humbeline, pour les enfants plus jeunes, et la grange de Martignon, la maison Ste-Aleth, pour les parents.

[138] Toutes ces transformations attiraient du monde dans le vallon et du recrutement en communauté. Le noviciat se développa grâce aux principes de Dom Alexis, qu'on trouvait parfois un peu larges. Mais l'abbé se justifiait en se réclamant de la sagesse de saint Benoît : « Que l'abbé mesure et dispose toute chose de manière que les forts désirent faire davantage et que les faibles ne soient pas découragés »¹. Spécialement quand il voyait des aspirations monastiques authentiques tenues en échec par des questions de santé, Dom Alexis passait outre et accueillait.

Parmi les recrues qu'il reçut émergeaient de fortes personnalités, tel le P. Anselme Dimier. Il savait tout faire, aussi bien confectionner une paire de chaussures que relever un plan d'abbaye, ou conduire un cheval de labour. Il devint cellérier. Dom Alexis avait coutume de dire « Dans le monde, douze métiers égalent treize misères ; au monastère c'est différent ; plus on est expert de sa tête et de ses doigts et plus on peut rendre service ».

Avant d'entrer à Tamié, P. Anselme avait écrit ses souvenirs sur les « Bat' d' Af' » intitulés : « *Un régulier chez les joyeux* ». Une fois profès, il reprit la plume et écrivit « *La vie de saint Pierre de Tarentaise* », premier ouvrage d'une longue série².

¹ - Règle de st Benoît, ch. 54.

² - Citons encore : *Saint Hugues de Bonnevaux*, Tamié, 1941; le *Cartulaire de N.D.-de-Bonnevaux*, Tamié, 1942; *La sombre Trappe*, Abbaye St-Wandrille, 1946 ; *Saint Bernard et la Savoie*, Annecy, 1948, et la parution du

Tous les talents étaient utilisés. Un novice montrait-il quelques dispositions pour le dessin, il devait s'improviser du jour au lendemain peintre ou sculpteur. Tel excellait dans l'art du fer forgé, tel dans le cuir repoussé, tel autre dans les minuties de l'ébénisterie.

Dom Alexis était très favorable aux études. Il avait trouvé un professeur solide en la personne de P. Alphonse, un Canadien, ancien rédemptoriste, et thomiste de la plus stricte observance. Devenu Savoyard, P. Alphonse s'imprégna d'un autre grand docteur, saint François de Sales : il lut intégralement et plusieurs fois les 26 volumes de ses oeuvres pour en écrire un vingt-septième, celui des Tables Analytiques.

A Tamié, aux heures d'étude, le scriptorium ressemblait à une ruche. La Patrologie Latine de Migne avait un grand succès, on butinait dans les Pères de l'Église, on se lançait dans quelques traductions, et les longs hivers neigeux de Tamié en paraissaient moins longs. Dom Alexis ajouta au culte des saints celui des origines. Il constitua dans une tour du cloître, bien protégée contre l'incendie, une bibliothèque cistercienne pour laquelle il se passionna. Les bouquinistes de Paris et Dijon connaissaient bien l'adresse de l'abbé de Tamié toujours à l'affût d'acquisitions intéressantes, il réussit à mettre la main sur plusieurs manuscrits d'un très grand prix et sur de nombreux livres anciens devenus rarissimes. En raison de sa connaissance de l'histoire de l'ordre cistercien, Dom Alexis fut invité à faire partie de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, [139] devant laquelle il prononça son discours de réception le 16 décembre 1931. En la capitale de la Bourgogne, le thème ne pouvait être que celui de « La Réforme de Cîteaux ».

Grâce à son abbé, le monastère retrouvait son rayonnement. n le vit bien à l'automne 1932. Cette année-là marquait le huitième centenaire de l'abbaye. Des fêtes exceptionnelles, réparties sur trois jours, furent organisées. Tout un monde de grands personnages et d'amis fidèles fut invité. Les cérémonies se déroulèrent en plein air sur l'emplacement du premier monastère, où plusieurs processions fort pittoresques portèrent et rapportèrent les reliques insignes du fondateur, saint Pierre de Tarentaise. De sa plume alerte, Dom Alexis en retraça les phases et publia un album-souvenir abondamment illustré.

C'est à cette époque qu'il publia dans la *Vie Spirituelle* un article intitulé *Une école de sainteté chez les cisterciens*. L'auteur y exprimait toute sa foi, la foi granitique du breton, dans l'efficacité sanctifiante du premier Cîteaux. D'autres articles avaient précédé, autour des années 1930, dans la *Revue Mabillon* : l'un sur le *Martyrologe cistercien*, un autre sur *Les observances adventices de l'Ordre de Cîteaux*, un troisième posait la question : *L'abbé de Rancé a-t-il voulu fonder une observance particulière ?*

En 1929, Dom Alexis dédiait au Révérendissime abbé général de Cîteaux, Dom Ollitrault de Keryvallon, une carte monumentale de tous les monastères cisterciens de France, dessinée par un des moines de Tamié. À partir de Noël de cette même année, une modeste « Chronique de Tamié » fut publiée, qui allait au loin porter, aux familles des moines et à tous les amis, des nouvelles de l'abbaye et même de l'ordre. Dom Alexis, tout naturellement, fut enfin sollicité lors de la création en 1934 d'une revue officielle de l'Ordre : *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorum* dont Etienne Gilson saluait la naissance avec joie³.

Un autre futur académicien avait beaucoup soutenu Dom Alexis dans son oeuvre de restauration : c'était Daniel-Rops qui manifesta toujours au père abbé, à Tamié, puis à Boquen, une profonde estime. Professeur d'histoire au Lycée de Chambéry, Daniel-Rops reconnaissait bien volontiers qu'il devait sa « conversion » à Dom Alexis Presse. Aussi encourageait-il toutes ses initiatives.

premier volume de *Plans d'églises cisterciennes*, commencée à Tamié et que P. Anselme poursuivit à Scourmont après 1948.

³ - *La théologie mystique de saint Bernard*, Vrin, 1934, p. 237.

Cependant l'abbaye continuait à remonter la pente et à retrouver une vitalité inconnue depuis longtemps. Au chapitre général de 1935, le dernier auquel il assista, Dom Chautard rendit compte de sa visite à Tamié et employa même le terme de « miracle » pour caractériser l'oeuvre accomplie en douze ans : « Je suis obligé, disait-il, de constater à Tamié un triple miracle : au point de vue du temporel, au point de vue du personnel, au point de vue du spirituel ».

[140] *Un conflit douloureux.*

Hélas ! L'année suivante, les choses devaient prendre pour Dom Alexis Presse une tout autre tournure. Après tant de labeurs, le succès était enfin venu, mais à quel prix ! Une peine intime avait littéralement habité tout le temps le coeur de l'abbé. En haut lieu, Dom Alexis n'était pas *persona grata*. Un conflit presque habituel, d'où, il faut bien le reconnaître, l'« hommerie » n'était pas absente, minait son prestige et faisait de l'abbé de Tamié un signe de contradiction. Son oeuvre était brillante, mais on accusait son auteur d'être un brouillon et un révolutionnaire. Ce conflit était dû en grande part au caractère tout d'une pièce de Dom Alexis, qui n'était pas du tout diplomate et se heurta fatalement à d'autres personnalités de l'échelle hiérarchique. Son ami, Dom Anselme Le Bail, lui écrivait le 30 mars 1929, à propos d'une publication en projet : « ... A votre place, j'élaguerai tout ce qui est de style caustique. Ces phrases enveniment et ne convainquent pas... Je regrette que mon ami garde cette manie de tout condamner amèrement, tous toujours, toujours tout... Vous prenez par cette tactique la voie la plus sûre pour susciter contre votre projet une opposition majoritaire. Ce sera dommage... Si vous voulez réussir, soyez comme votre compatriote d'adoption, saint François de Sales ».

Mais le conflit naissait encore plus des idées de Dom Alexis que, pour l'époque, il faut bien qualifier d'avancées. En somme, cet homme avait trop vécu l'histoire des origines cisterciennes en profondeur, il en avait trop assimilé l'esprit pour ne pas constater qu'à son époque on n'en vivait pas assez. Ces idées, Dom Alexis ne les cachait pas, il les aurait plutôt criées sur tous les toits, les articles, fort mal jugés à l'époque, dans la *Revue Mabillon* en témoignent. Dès lors on en vint à le considérer comme un révolutionnaire dangereux. Dom Alexis comprit que son idéal à lui, il ne pourrait jamais le réaliser à Tamié, où la communauté elle-même n'était pas toute de son côté. C'est alors que l'idée lui vint d'une fondation faite à titre personnel, en marge de l'ordre, où l'on serait, selon ses conceptions, plus fidèles à saint Benoît et à Cîteaux. Il y avait en Bretagne, pas très loin de son pays natal, une abbaye en ruine, l'abbaye de Boquen. Il constitua une société civile pour l'acheter, et, à l'occasion d'un voyage à Rome, entreprit auprès des congrégations romaines des démarches qui lui permettraient de mettre son projet à exécution en toute régularité canonique.

Les supérieurs de l'Ordre vinrent à le savoir. Dès lors le ciel se fit menaçant... Dom Alexis sentait venir l'orage. Au grand étonnement de ses moines, il ne voulut pas se rendre au chapitre général de 1936. Il le manda par télégramme. Il partit donc, mais il allait au devant d'une condamnation presque unanime. Mis en demeure de choisir [142] entre la vie de l'ordre telle qu'on la menait à l'époque et sa fondation de nouveau type, il opta pour Boquen. Ce jour-là, 14 septembre 1936, Dom Alexis s'exclut et de l'Ordre et de son monastère si passionnément aimé. Page d'histoire extrêmement bouleversante et douloureuse, et pour cet homme et pour ceux qui restaient à Tamié.

Suivre Dom Alexis dans son exode breton ne relève plus de cette histoire. Qu'il suffise de constater que jamais l'ancien abbé ne réussit à mettre sur pied une communauté stable et tant soit peu nombreuse. Vers la fin de sa vie il avouait simplement à l'un de ses plus intimes collaborateurs : « En fait, si notre essai à Boquen a réussi au point de vue matériel en ce sens que nous avons pu construire un monastère et restaurer l'église, pour ce qui est du but

principal ce fut un échec complet et combien douloureux ! Jamais nous n'avons eu une communauté convenable avec des sujets suffisants et compétents... Vous savez si j'ai lutté, si j'ai peiné en ma pauvre vie ; j'ai échoué en tout humainement parlant, mais j'ai cette consolation de finir en disant toujours avec saint Grignon de Montfort : J'adore en tout la Providence, Dieu soit béni ».

Dom Alexis Presse est mort à Boquen le 1er novembre 1965, 29 ans après son départ de Tamié, cette abbaye qu'il avait sauvée.

Dom Marie Godefroid, successeur de Dom Chautard, nomma comme supérieur intérimaire de Tamié un religieux du monastère, le P. Marie Allemand. Dom Marie était né à Grenoble en 1900, et se découvrit à 15 ans une vocation de marin. Sur le point d'être admis à l'École Navale, il fut déclaré inapte à cause de sa vue, au dernier examen. Marie Allemand bifurqua alors vers l'École Centrale dont il sortit diplômé. Bien différent de ceux qui l'entouraient, une réussite simplement humaine ne pouvait, cependant, susciter son enthousiasme... La grâce, à son insu, le travailla. La prise d'habit de sa sœur aînée, au Carmel de La Tronche, fit resurgir sa formation chrétienne un peu estompée. «Je me suis converti à 25 ans, écrivait-il, d'un seul coup, par l'action de la grâce seule. Du jour au lendemain, Dieu me prenant, en quelque sorte, par la main, sans que j'aie fait de moi-même quelque chose de plus que la veille, sinon de consentir à son impulsion, je me trouvais complètement changé ».

Il se présenta à Tamié le 17 juin 1926, et, voulant réaliser la parole de l'Évangile : « Va, vends tout... suis-moi ! » - il vendit sa voiture donna tout son argent et porta ses habits aux Petites Soeurs des pauvres, gardant pour tout bagage l'Évangile et « *L'Histoire d'une âme* », de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

L'oeuvre de P. Marie fut une oeuvre d'apaisement et d'encouragement. La secousse violente qui avait bouleversé l'abbaye ne devait démoraliser personne. Il fallait continuer, la maison devait vivre.

Normalement le supérieurat de P. Marie aurait dû aboutir à une élection abbatiale. Tout le monde s'y attendait, mais la Providence en [143] disposa autrement. Peut-être la rigidité de P. Marie inspira-t-elle quelques craintes. Toujours est-il qu'à la visite régulière de 1938, l'abbé visiteur comprit que P. Marie ne faisait plus le compte des électeurs. Il le lui fit comprendre, l'envoya à Dom Belorgey, dont l'amitié et la chaleur humaine pouvaient le reconforter. Ainsi envoyé à Cîteaux, Dom Marie y reçut mission de s'occuper du noviciat, alors très florissant. Mais au moment où P. Marie songeait à se fixer au berceau de l'ordre, il fut appelé comme aumônier chez les moniales d'Igny. C'est là qu'en 1942, la maladie devait venir le frapper. Hospitalisé à Reims pour une banale appendicite, il fut tout à coup immobilisé par une hémiplégie. Son état s'aggravant, on le transféra à l'hôpital Saint-Joseph à Paris, où les médecins diagnostiquèrent une tumeur au cerveau. Le malade garda sa lucidité jusqu'au bout. Quelque temps auparavant il avait écrit :

« Combien d'années encore à vivre ici-bas ? Je l'ignore, mais volontiers avec Consummata je redirai : Mourir ! Oh, il n'y a pas dans la langue humaine un mot plus délicieux. Mourir, c'est voir Dieu. Je voudrais mourir pour voir Dieu. J'ai soif de Dieu ». Père Marie fut exaucé, il s'éteignit doucement le 13 janvier 1943.

Dom Thomas et Dom Guérin.

La communauté n'étant pas encore en état d'engendrer son propre abbé, fit appel à un moine de la maison-mère, Sept-Fons : Dom Thomas d'Aquin Gondal. Louis Gondal était originaire du Cantal et avait été l'élève du futur cardinal Saliège au grand séminaire de Saint-Flour. Après l'intermède de la Grande Guerre, il entra en 1921 à Sept-Fons, accueilli par Dom Chautard, et reçut le nom de F. Thomas d'Aquin. Il y demeura 27 ans et devint prieur et

cellérier. En juillet 1938, Dom Marie Godefroid l'envoyait à Tamié «prendre l'air de la ruche », tandis que le P. Marie Allemand prenait le train pour Cîteaux. Le 22 novembre suivant, «Jour de pluie, de froid, de neige, d'éclairs et de tonnerre », Dom Thomas était élu abbé de Tamié.

La deuxième guerre mondiale, ses préludes et ses séquelles, sera la toile de fond de ces dix ans de supériorat. Septembre 1939 : il semble que les bureaux d'affectation se soient un peu amusés : Dom Thomas fut préposé à la réquisition des mulets à Ugine ; P. Guérin, la simplicité personnifiée, affecté au « deuxième bureau », à Lyon ; P. Denis, envoyé chez les « joyeux ». Deux autres eurent les honneurs d'une chronique militaire de Roland Dorgelès : « Mobilisé à un poste tranquille de défense aérienne dans le Sud-Est, ce brancardier barbu (P. Gueric) n'avait pu se résoudre à quitter un autre (P. Anselme), qui, appelé dans un service d'administration, s'était fait verser aux Chasseurs. Il avait donc demandé la même mutation, mais pas dans [144] les délais prévus : alors, le jour de l'embarquement, sans attendre la réponse, il s'était joint au 7ème bataillon de Chasseurs Alpains... Je m'étonnais de la grosseur de sa poche : son bréviaire. Jamais on ne lui a vu d'armes entre les mains ; il n'était venu que pour secourir et prier, comme à Tamié, leur abbaye des neiges... ».

Un feuillet mensuel, spirituel et humoristique, tiré à Tamié, faisait le lien entre les «frères absents » des fronts de l'Est, des Alpes, de Syrie. Le 10 mai 1940, tous les mobilisés étant en permission, le père abbé inaugurait dans le jardin du monastère une statue de la Vierge, « Notre Dame du Voeu », pour que tous les frères mobilisés reviennent sains et saufs à la maison. A l'issue de la cérémonie, on apprenait que, ce matin même, les «Panzer » allemands déclenchaient l'assaut.

Le mois suivant, il fut question d'évacuer le monastère, mais, sagement la municipalité de Plancherine décréta la «mobilisation sur place ». La guerre fut longue, et la «mobilisation sur place » de M. le maire trouva à s'exercer dans le droit d'asile qui fut souvent sollicité. Ce furent d'abord les Juifs que pourchassaient les nazis. « L'ultime solution était de faire passer en Suisse ces hommes et ces femmes traqués... des filières furent mises en place, en particulier par la CIMADE... les passeurs pouvaient compter sur l'hospitalité discrète de la Trappe de Tamié pour les hommes, et du couvent de Chavanod pour les femmes ».

P. Anselme « avait connu le docteur S... pendant l'occupation, alors qu'il était traqué par la Gestapo et sur le point d'être pris, ce médecin juif décida de se cacher à la Trappe... il y resta de longs mois ».

Le monastère accueillit aussi M. Chevrier, de Faverges ; également recherché par les allemands. On lui donna le nom de Dom Cabrol et on l'occupa à sculpter le manteau de la cheminée du scriptorium ; il y grava, discrète, sa signature : une chèvre aux prises avec l'aigle nazi.

Un jour, le père hôtelier accueillait à la même table soldats et partisans des deux camps : Allemands en uniforme, maquisards en civil, un colonel italien et son ordonnance, également en civil, et quelques vrais retraitants qui ne se doutaient de rien. Le père hôtelier était dans ses petits souliers. Sans doute finirent-ils par soupçonner leur identité respective... mais, désarmés par l'hospitalité ainsi offerte, ils n'échangèrent que des cigarettes.

En ces temps de pénurie, on intensifia les cultures : le moindre lopin de terre était cultivé, on ramassa des fânes dans la forêt, on cultiva du colza pour en extraire de l'huile, on se risqua même à semer du blé. On remplaça par des boeufs les camions et les chevaux réquisitionnés.

Une turbine fut installée au moulin, qui rendit de grands services [145] quand la ligne était sabotée ou cassée par la neige. La guerre enfin achevée, des prisonniers allemands reconstruisirent le mur de clôture avant leur rapatriement.

Dom Thomas, en action de grâces pour les protections toujours reçues, éleva au coeur même du monastère, dans le préau, une Vierge, oeuvre de Georges Serraz : «Le Paradis de Dieu ». « Tant de dangers, au cours des siècles, ont menacé Tamié. Vous l'avez toujours

gardé ! ». Un parchemin glissé dans le socle de la statue portait la signature des 36 moines à Tamié ce jour-là, 10 juin 1948.

L'après-guerre vit affluer au monastère de nombreuses vocations. Lorsqu'on a affronté la mort, on est appelé à se poser les grandes questions de l'existence. C'est alors que certains sont saisis par l'Absolu de Dieu et par un besoin de communion avec Lui : on choisit le cloître pour réaliser cet idéal.

Cette vie contemplative trouva son apologie sous la plume du P. André Fracheboud, qui publia en 1943 une brochure, plusieurs fois copiée ailleurs : l'abbaye cistercienne de Tamié. On y trouve l'écho de ce qui était enseigné au noviciat à cette époque et qui fut répercuté ensuite dans l'ordre en de nombreuses retraites prêchées.

Une influence est aussi à signaler, celle de Dom Godefroid Bélorgey, abbé auxiliaire de Cîteaux. Il fut plusieurs fois invité à parler à la communauté. Sa spiritualité faite de présence aimante « sous le regard de Dieu » contribua à adoucir l'austère rigueur des observances trappistes. D'ailleurs, l'idéal de référence n'était plus la réforme de la Trappe par Rancé mais bien le premier Cîteaux et la spiritualité des premiers pères cisterciens.

Est digne de mention pour avoir marqué les frères à cette époque, le passage de Notre-Dame de Boulogne sous la forme de cette mission itinérante appelée « le grand retour », qui sillonnait la France en plusieurs parcours. Préparé par une retraite, son passage à Tamié fut marqué par une messe nocturne, les 28-29 juin 1946.

On se souvient aussi du passage des reliques de sainte Thérèse de Lisieux, le 29 avril 1947. Elles aussi voyagèrent en France, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de cette sainte, dont l'influence spirituelle dans les monastères a été assez considérable en ce milieu du XX^{ème} siècle.

Le 12 septembre 1948, Dom Thomas d'Aquin, élu procureur général de l'ordre à Rome, donnait sa démission d'abbé de Tamié. Premier abbé issu de la communauté depuis 150 ans, son successeur, Dom Guérin Jordan-Meille était né à Cervens en Chablais. Prêtre du diocèse d'Annecy, il était vicaire à Abondance, quand il se mit en relation avec Dom Alexis et lui exposa son désir de vie religieuse, désir déjà ancien mais que les responsables diocésains voulaient éprouver. En 1934, l'évêque d'Annecy lui délivrait son « exeat » et le 22 juillet, F. Guérin recevait l'habit de novice. Dom [146] Alexis, une fois parti à Boquen, espéra voir venir près de lui ce novice qu'il avait encouragé et guidé dans son choix. « Le nid est prêt, venez ! » lui écrivit-il. F. Guérin lui répondit : « Je suis venu pour Dieu, et non pour un homme... » et le 12 octobre 1936, il fit ses premiers vœux pour Tamié.

Devenu maître des novices, puis prieur, c'est lui qui, le 13 septembre 1948, communiqua à la communauté le télégramme expédié de Cîteaux, où le chapitre général tenait ses assises : Dom Thomas étant élu procureur, il fallait lui trouver un successeur. Le 19 octobre, le P. Guérin, prieur, était élu. Une heure après, il confiait : « Cela me dépasse ; mais je crois que le Bon Dieu veut voir jusqu'où je pousserai l'abandon ».

C'est avec le début de l'abbatiate de Dom Guérin qu'une chronique commença à être régulièrement rédigée, pour l'usage interne, relatant les événements de communauté, pour en dégager ce que l'histoire risque d'en retenir.

L'année sainte de 1950 fut marquée par un rassemblement insolite à l'époque dans un monastère : une assemblée de quinze évêques et de plusieurs théologiens et observateurs venus réfléchir ensemble sur quelques points de doctrine. Quelques jours plus tard, le pape Pie XII promulguait l'encyclique « *Humani generis* » qui traitait de ces mêmes questions et les tranchait sans appel...

1953 amenait le huitième centenaire de la mort de saint Bernard. On prit la mesure de l'influence, désormais prépondérante, de l'idéal cistercien primitif comme modèle de référence ; il fallait que cela fut dit, répété et étudié dans les textes eux-mêmes de ces premiers cisterciens, et, entre tous, saint Bernard. Ce centenaire y contribua largement par

des conférences, congrès, expositions, publications. Tamié avait déjà, en 1943, publié une traduction des sermons de saint Bernard pour la fête de la Dédicace.

Dans les bâtiments, une restauration attendait d'être faite, celle de la partie de l'église dite « des séculiers », la partie réservée aux moines ayant été restaurée déjà par Dom Alexis. Sur le conseil d'un architecte d'art sacré, M. Novarina, de Thonon, on décapa les murs pour laisser apparaître la pierre brute ; les autels de bois doré venus de la Grâce-Dieu en 1909 firent place à un décor d'un extrême dépouillement. Après en avoir déconcerté beaucoup, cette « noble simplicité » finit par devenir aimable, et même désirable pour le reste de l'église. En communauté, toute une jeunesse se formait à la vie monastique, non sans provoquer une sorte de crise de croissance. Dom Guérin était un merveilleux directeur d'âmes pour qui se confiait à lui. Frêle et vibrant, il communiait à toute souffrance et savait rendre la [148] paix, mais il ne possédait pas ce don qui fait le chef : maintenir la cohésion entre les tendances diverses d'une communauté. Des difficultés s'élevèrent qu'un homme en bonne santé aurait sans doute aisément surmonté. Il donna sa démission le 10 octobre 1960, non sans souffrance. « Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que d'être père et ne l'être plus ! ».

DOM FRANÇOIS DE SALES ET LE RENOUVEAU CONCILIAIRE

Avec l'élection de Dom François de Sales, le 16 novembre 1960, s'ouvre pour Tamié la période contemporaine. Plus qu'oeuvre d'historien, il faudrait faire ici oeuvre de chroniqueur. Mais, vu l'importance de cette période post-conciliaire, il nous semble opportun de jeter quand même un regard rétrospectif sur ces vingt années *d'aggiornamento* à Tamié pour en saisir tous les enjeux.

Paul Berthet est né en 1926, dans une nombreuse famille terrienne de Frangy, en Haute-Savoie. Après quelques années au grand séminaire d'Annecy, il entre à Tamié en 1947 et reçoit le nom de F. François de Sales. Ordonné prêtre en 1953, il est envoyé à Rome pendant deux ans pour y parfaire ses études de théologie. En 1960, Dom Guérin le nomme prieur, ultime préparation à la charge abbatiale qu'il reçoit en fin d'année.

Deux ans après s'ouvre le Concile Vatican II. Très vite, les moines perçoivent tout ce que cet événement porte comme chance de renouveau pour leur vie. Tamié s'ouvre volontiers à ce vent de l'Esprit.

Ces quelques années ont davantage modifié son visage que plusieurs siècles, sans infidélité cependant à son idéal.

En effet, c'est toujours l'essentiel de la vie monastique, la recherche de Dieu, qui conduit des hommes au monastère et les fait tenir¹.

Tous les secteurs de la vie monastique se trouvèrent renouvelés. Trois causes : les décisions des différents chapitres généraux chargés [150] de cette adaptation (tous les deux ans de 1965 à 1971), l'entrée au noviciat de jeunes ayant vécu Mai 1968, et l'accueil plus large d'hôtes en recherche, nous obligèrent à réfléchir à la manière de rendre plus signifiante, pour nous et pour le monde, le style de vie que nous avons choisi.

Ce fut sûrement une grâce pour Tamié d'avoir vécu cette période dans la paix, et Dom François de Sales y fut pour beaucoup. Avec sagesse, calme et ténacité, toutes vertus bien paysannes, le P. abbé conduisit ses frères, en veillant par-dessus tout à maintenir l'unité de la communauté. Les chapitres de l'abbé ainsi que des réunions communautaires préparèrent chaque changement important. Après une assez longue période d'expérimentation, une consultation de tous manifesta toujours une large majorité favorable à l'adaptation proposée.

Ce « renouveau » s'est particulièrement manifesté en trois domaines : la liturgie, la vie de communauté et l'accueil.

¹ - Pour une plus ample connaissance de l'idéal qui se vit à Tamié en 1981, on peut consulter l'ouvrage suivant : « Religieux et moines de notre temps », Cerf. 1980, où l'on trouve, pages 59 à 85, le témoignage de neuf frères de Tamié.

Une liturgie plus signifiante.

Première chronologiquement et par ordre d'importance, la réforme liturgique a beaucoup marqué notre communauté. Peu de temps après la promulgation de la Constitution conciliaire sur la liturgie, dès Noël 1964, nous avons pu expérimenter la « concélébration eucharistique », pratiquée aux débuts de l'Église. Ainsi remplaça-t-elle, peu à peu, les messes privées qui doubleraient la messe conventuelle chantée. Comme nous étions, à ce moment-là, en train de restaurer la partie monastique de notre église (décapage des murs et élargissement des arches du clocher), nous avons pu aménager à cet effet l'autel et l'espace réservé à la célébration de l'eucharistie.

Puis ce fut l'adoption progressive du nouveau rituel de la messe, avec l'apparition de la langue vivante qui soulignait la remise en valeur de la liturgie de la Parole.

Mais le changement le plus important se fit sentir dans « l'Office Divin ». Dès 1967, Rome accorda deux permissions : la première concernant « l'usage du français lorsque l'Office est célébré avec des frères qui ne sont pas prêtres », et la deuxième donnant pouvoir aux instances compétentes de l'Ordre de désigner quelques monastères où puisse être expérimenté l'un ou l'autre des trois nouveaux schémas de redistribution des psaumes dans la prière chorale... L'application de ces deux permissions était conditionnée par le vote de chaque communauté. A Tamié le résultat de ces deux votes fut tel que notre monastère fut choisi, avec une vingtaine d'autres, pour cette expérience.

[152] Encouragée par ce choix, la communauté se mit à l'ouvrage, et, par étapes, entre décembre 1967 et juin 1968, tout l'Office se trouva refondu et chanté en français. Composé avec les moyens du bord, et grâce aux dons de P. Aelred qui sut écrire des mélodies simples et chantantes, le nouvel Office apparut vite comme une réussite et permit une participation active et priante de tous, y compris des hôtes venant de plus en plus nombreux se joindre à notre prière.

Devant les demandes de retraitants, surtout religieux, religieuses ou prêtres, qui souhaitaient pouvoir soutenir leur prière quotidienne, nous avons été amenés à enregistrer plusieurs disques et cassettes² offrant soit une journée d'Office à Tamié, soit un choix de pièces chantées dans notre liturgie. Sans que nous le voulions, ces enregistrements ont connu une diffusion assez grande parmi les laïcs et les communautés religieuses, créant ainsi une sorte de communion spirituelle entre Tamié et tous ceux qui, de loin, s'unissent à notre louange du Seigneur.

Progressivement, une collaboration s'est établie entre monastères, permettant de profiter des compositions venues d'autres horizons et créant un certain répertoire commun³.

Le renouveau de l'Office ne se limite pas, d'ailleurs, au passage du latin au français. Une place plus importante y est donnée à l'écoute de la Parole de Dieu, par des lectures plus longues et mieux choisies, et par des temps de silence qui favorisent l'intériorisation nécessaire. De même, l'introduction de prières d'intercession donne la possibilité de présenter à Dieu les grandes intentions de l'Église et du monde.

Une vie pleinement communautaire

Le langage de la prière étant devenu celui de la vie courante, c'est, en retour, tout le quotidien de la communauté qui s'est trouvé changé. Ce fut comme une redécouverte de la

² - Éditées par le Studio SM et par Bayard.

³ - À noter spécialement l'influence de la CFC (Commission Francophone Cistercienne), à laquelle Tamié donne sa part de collaboration, qui par son travail de création d'hymnes et de tropaires offre aux communautés des textes nourris de la tradition biblique et patristique.

vie commune très intégrale des cisterciens, les relations fraternelles bénéficiant de ce nouveau climat. Cette dimension plus fraternelle fut marquée dans les faits, par l'adoption, en 1965, du statut sur « l'unification des communautés » qui décidait qu'il n'y aurait plus de distinction entre les moines choristes, qui s'adonnent en priorité à l'Office et aux études, et les frères convers qui passent plus de temps aux besognes manuelles. Désormais, tous les moines jouiraient des mêmes droits (entre autres celui d'élire leur abbé), auraient la possibilité d'acquérir une formation solide selon leurs capacités et leurs désirs, et participeraient également aux tâches matérielles de la communauté. Cependant, il y a toujours place dans le monastère pour des vocations particulières, suivant le tempérament ou l'évolution spirituelle de chacun, certains [154] pouvant aspirer à plus de solitude, d'autres à un style de prière plus simple que l'Office chanté.

Autre conséquence de cette « unification », le sacerdoce n'est plus considéré comme le couronnement des études monastiques, mais plutôt comme un service des frères et des hôtes, pour lequel le P. abbé propose à l'évêque d'ordonner, suivant les besoins, tel ou tel frère qui, selon l'avis de tous, semble être apte à ce ministère.

Assez vite, nous nous sommes rendu compte que le silence traditionnel des trappistes pouvait être une gêne dans les relations fraternelles. Il ne s'agissait certes pas de perdre cette valeur essentielle, mais de découvrir tout ce que la parole pouvait avoir de positif lorsqu'elle est mise au service de la charité.

Cette évolution dans la conception du silence permit l'apparition progressive de réunions de communauté, où chaque frère peut partager sur l'essentiel de notre vie : « lectio divina », pauvreté, silence, etc.

Par ailleurs, le traditionnel « chapitre des couples » fit place à une « entraide fraternelle » plus vraie, où ceux qui le désirent s'efforcent de découvrir ce qu'il y a de lumière et d'ombre dans leur comportement et dans celui de leurs frères.

Lancées presque dès le début de l'abbatiate de Dom François de Sales, les « commissions » sont aussi un lieu d'écoute et de partage. Plus directement voulues pour mettre en oeuvre la « coresponsabilité », elles associent chaque frère, dans la limite de ses compétences et de ses fonctions, à la bonne marche de la communauté dans des domaines aussi variés que la formation, l'accueil, la liturgie ou les « beaux-arts », sans oublier la gestion et le travail.

Dans le domaine matériel, la fromagerie, sous la direction de F. Marie, reste le principal gagne-pain de la communauté, nous associant étroitement à nos voisins les agriculteurs de Seythenex et, plus récemment, de Saint-Ferréol.

Un élevage de moutons, lancé en 1960 par P. Jean, nous permet à la fois d'entretenir la propriété, de nous adonner à certains travaux des champs et de compléter les revenus de la fromagerie.

Ces ressources régulières et suffisantes ont permis à des cellériers entreprenants, P. Irénée, mort supérieur de la Trappe en 1975, et F. Maurice, de refaire l'ensemble des toitures et de restaurer tous les lieux réguliers : l'église, comme on l'a vu, le chapitre, le réfectoire et le scriptorium. Est à mentionner spécialement l'aménagement de trente cellules, inaugurées à Noël 1980, après trois ans de travaux. Destinées au repos de la nuit, elles permettent un sommeil meilleur et cet indispensable espace de solitude que créait, autrefois, le silence beaucoup plus strict.

Une maison ouverte à tous

.Le secteur de l'accueil a pris, depuis vingt ans, une extension assez grande, tant en ce qui concerne les hôtes proprement dits, qui viennent passer quelques jours à l'abbaye, qu'en ce qui concerne les touristes de passage.

Il faut rappeler ici que, du fait de l'agencement des bâtiments, l'église et l'hôtellerie ouvrent directement sur la route. Plus que d'autres monastères où une clôture matérielle isole ces deux lieux, Tamié se trouve ainsi davantage en contact avec le monde extérieur. Ce fait a permis de recevoir sans difficulté hommes et femmes, et a beaucoup influencé le style d'accueil pratiqué à Tamié.

Cet accueil se caractérise, semble-t-il, le livre d'or des hôtes en témoigne, par une certaine simplicité et liberté qui donnent occasion aux retraitants de se rencontrer, s'ils le désirent, ou de vivre un temps de silence plus absolu. P. Claude, hôtelier depuis de longues années, veille discrètement à ce que chacun se sente accueilli et puisse profiter au maximum de son séjour⁴.

Tamié n'a pas échappé, bien sûr, au développement du tourisme et dès 1968, est apparue la nécessité d'offrir aux visiteurs d'une heure ce minimum d'informations sur la vie monastique qu'ils attendent. Réalisé par P. Benoît et quelques frères, un montage audiovisuel dit, plus et mieux qu'une visite, ce que les moines vivent à l'intérieur de leur clôture. Pour maintenir, dans les environs immédiats du monastère, une zone plus silencieuse, ce montage, ainsi que le magasin de vente de fromage et de souvenirs, émigrent, pendant les mois d'été, dans une petite maison, appelée Saint-Lambert, à trois cents mètres.

Par cet effort d'accueil, nous essayons de rester fidèles, non seulement à la Règle de saint Benoît, mais aussi à une tradition remontant aux origines. Geoffroy d'Hautecombe, le biographe du fondateur de Tamié, n'écrivait-il pas en 1184 : « que saint Pierre de Tarentaise laissa en héritage à ses moines sa libéralité et sa compassion pour les pauvres, à tel point que, de nos jours encore, la renommée continue à désigner les moines de Tamié comme plus accueillants et plus généreux » ?⁵.

Une ouverture à l'Église et au monde

Suivant en cela l'exemple du Concile, nous avons vécu, durant ces vingt ans, une ouverture plus grande à l'Église et au monde.

La séparation du monde, qui est une constante de la vie monastique, n'est pas synonyme de désintérêt pour ce que vivent nos frères les hommes. Une chronique de presse hebdomadaire, faite par l'un [157] d'entre nous, nous tient au courant des grands événements du monde. Nous profitons aussi de la venue chez nous de certaines personnes qui vivent des expériences intéressantes, ou qui travaillent dans des secteurs importants, pour leur demander un témoignage, dans le but d'alimenter et de soutenir notre prière d'intercession et de louange⁶.

Les relations avec le diocèse se sont aussi intensifiées et approfondies. Chaque année, nos évêques viennent passer une journée à l'abbaye, pour nous tenir au courant de la vie de l'Église en Savoie. Les curés des paroisses environnantes montent aussi volontiers nous rendre visite, et participent aux diverses fêtes de la communauté. Certains événements plus exceptionnels, comme le huitième centenaire de la mort de saint Pierre de Tarentaise le 14

⁴ - Certains, jeunes ou moins jeunes, demandent à partager la vie monastique pour un temps seulement. Devant le sérieux de ces demandes, il a été prévu un statut de « stagiaire », c'est-à-dire un partage temporaire mais intégral de la vie monastique.

⁵ - Geoffroy d'Hautecombe, « Vita sancti Petri Tarentasiensis », in *Acta Sanctorum*, 10 mai.

⁶ - Cette sensibilisation aux grands problèmes des hommes s'est concrétisée par la constitution d'un groupe ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture). - Les trois monastères de Savoie : La Rochette, Hautecombe et Tamié, ont publié à cette occasion une plaquette commune intitulée : « Présence de saint Benoît en Savoie ».

septembre 1974 par exemple, sont l'occasion de grands rassemblements, où prêtres et chrétiens de Savoie sont heureux de pouvoir manifester leur attachement à l'abbaye.

Sur le plan monastique, une collaboration s'est progressivement développée avec les autres monastères cisterciens de France, grâce à la tenue régulière de «réunions régionales » où les abbés et des [158] représentants des communautés se retrouvent pour se mieux connaître et débattre des multiples problèmes auxquels la vie monastique est confrontée aujourd'hui.

De même, les économes, maîtres des novices ou chantres des divers monastères cisterciens ou bénédictins, se retrouvent périodiquement pour s'entraider dans les domaines de la gestion, de la formation ou de la liturgie.

La célébration du quinzième centenaire de la naissance de saint Benoît, en 1980, a été l'occasion de manifester cet « oecuménisme monastique » grâce à de nombreuses rencontres inter-monastères à travers la France⁷.

Durant cet abbatiat de Dom François de Sales, Tamié eut aussi la grâce de s'ouvrir plus concrètement à d'autres maisons de l'Ordre.

En 1974 et 1975, par deux fois, le P. abbé, reprenant, un siècle après les fondateurs de Notre Dame de Consolation, la route de l'Extrême-Orient, s'en alla visiter les monastères du Japon.

En 1976, Tamié accepta de prendre la paternité de l'abbaye du Mont-des-Cats, dans le Nord, qui jusqu'alors dépendait comme nous de l'abbaye de Sept-Fons dans l'Allier. Notre communauté participe ainsi effectivement à cette sollicitude des monastères les uns envers les autres qui est un des fondements de la Charte de Charité.

À l'automne 1978, Dom Jean Chanut, ancien abbé de Cîteaux et aumônier de trappistines zaïroises, vint plaider la cause de la communauté des Mokotos, au Zaïre, où, faute de cadres, de jeunes novices africains ne pouvaient être formés. Il nous demandait deux moines capables de venir en aide à cette fondation, faite par l'abbaye de Scourmont vingt-cinq ans plus tôt. Après mûres délibérations, consultations et votes, P. Victor, prieur, et P. Anthelme, sous-prieur, partaient pour ce lointain monastère en juillet 1979.

Six mois plus tard, l'abbé général demandait à Dom François de Sales lui-même d'administrer provisoirement le monastère de Sept-Fons, après la mort subite de Dom Dominique du Ligondès, jusqu'à ce que cette communauté pût élire son propre abbé. Le 12 décembre 1980, les moines de Sept-Fons choisissaient comme abbé Dom Patrick Olive. C'est alors, qu'après vingt années d'abbatiat, Dom François de Sales pensa que le moment était venu de laisser le gouvernement de sa propre maison à de plus jeunes mains, et demanda d'aller rejoindre en Afrique les frères qu'il y avait lui-même envoyés.

Le 7 mars 1981, les vingt-cinq électeurs présents choisissaient P. Jean-Marc Thévenet, prieur depuis un an, comme nouveau Père abbé et soixante-troisième successeur de saint Pierre de Tarentaise.

⁷ - Cf. Tamié avant Tamié, note 2.